

# Les perspectives d'avenir de la médecine vétérinaire

Autor(en): **Ferrando, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Archiv für Tierheilkunde SAT : die Fachzeitschrift für Tierärztinnen und Tierärzte = Archives Suisses de Médecine Vétérinaire ASMV : la revue professionnelle des vétérinaires**

Band (Jahr): **100 (1958)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-590523>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les perspectives d'avenir de la médecine vétérinaire<sup>1</sup>

Par le Prof. Dr R. Ferrando, Ecole Nationale Vétérinaire, Alfort

Ce titre indique médecine vétérinaire, nous aurions dû dire et écrire art vétérinaire ou, plus simplement, zootechnie. La zootechnie n'est-ce pas ce qui touche aussi bien l'animal sain que l'animal malade? L'animal sain ne doit-il pas être notre préoccupation au même titre que le malade et en tant que futur malade. Nous parlons souvent, dans nos conférences sur l'évolution de l'art vétérinaire, de la philosophie du docteur Knock pensant alors qu'elle s'applique plus à l'animal qu'à l'homme. «Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore!» disait ce célèbre docteur. Tout animal bien portant est un candidat aux accidents multiples qui le guettent d'autant plus qu'on tente de le faire produire davantage et que cette surproduction est déjà la résultante et l'exploitation d'un déséquilibre physiologique savamment créé et entretenu. C'est à nous, vétérinaires, d'empêcher la rupture d'un équilibre souvent instable. Agissant ainsi nous sommes économiques. Arrivant après l'écroulement du savant édifice biologique nous risquons d'arriver trop tard.

Mais n'anticipons point dans cette introduction sur le chapitre essentiel de notre causerie. Il nous faut ici préparer simplement ce chapitre et montrer comment, dès les origines, le seul fait de vouloir confondre les buts des deux médecines a vicié notre rôle et notre action. Celle-ci ne devait d'ailleurs apparaître avec son sens et sa vocation réels qu'à la suite de l'évolution moderne de l'élevage. Ceux qui furent parmi nous des précurseurs, notamment ceux qui appelaient en France nos Ecoles: Ecoles d'économie rurale et vétérinaires eurent tort parce que, à l'exemple de nombreux précurseurs, ils avaient eu raison trop tôt.

Quand Leclainche écrit dans la préface de son histoire de la médecine vétérinaire:

«La philosophie de Platon et la religion du Christ se trouvent d'accord pour repousser comme un outrage à la divinité l'idée de donner les mêmes soins à l'homme et à l'animal»,

il montre parfaitement l'erreur initiale commise. Dans le cas de l'homme la médecine a un but conservatoire à tout prix, à n'importe quel prix,

<sup>1</sup> Conférence à l'assemblée annuelle de la Société des Vétérinaires Suisses, le 6 octobre 1957 à Montreux.

même au prix de la souffrance longue, terrible, impossible à soulager. Vous connaissez la fable « La mort et le bûcheron » et ses deux morales. La première dit par la bouche de Mécénas :

... « qu'on me rende impotent, cul de jatte, goutteux,  
manchot, pourvu qu'en somme je vive,  
c'est assez, je suis plus que content. »

La deuxième, plus directement inspirée d'Esopé, estime que :

« Le trépas vient tout guérir;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes.  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes. »

L'homme désire donc vivre avant tout et les siens le désirent aussi. De là, chez l'homme nécessité d'une médecine véritable, poussée à l'extrême, laissant de côté toutes considérations économiques.

Il n'y a rien de tout cela dans le cas des animaux domestiques à quelques rares exceptions près. Pour l'animal c'est au contraire la nécessité économique qui nous domine et nous guide. Séparons ces deux façons différentes de voir et nous nous apercevons que la médecine vétérinaire est alors fort éloignée d'une conception médicale stricte.

On doit dire aussi, toujours avec Leclainche, que, malgré les nécessités économiques, la médecine vétérinaire n'a été acceptée que dans la seconde moitié du XVIIIème siècle, grâce aux philosophes de la nature et non d'ailleurs sans réticences. Longtemps ceux qui la pratiquaient eurent vis-à-vis du médecin de l'homme certains complexes difficiles à comprendre. Longtemps et même encore aujourd'hui quelques-uns d'entre nous considèrent le médecin de l'homme comme un modèle. J'ai souvent entendu dire avec un rien de nostalgie et d'envie : « Il n'y a qu'une médecine ! » Quelle grave erreur de notre part. Nous n'avons nulle envie, nul complexe à avoir. Nous travaillons sur un autre plan et nous pouvons d'ailleurs donner plus, à la médecine humaine, qu'en recevoir. Qu'on se souvienne de nos relations avec Pasteur, de l'aide que les vétérinaires, souvent à l'inverse des médecins, lui apportèrent. Qu'on se souvienne de nos physiologistes. Dans ce domaine, nous aurions souvent pu faire davantage si nous avions compris notre rôle, si nous avions précédé au lieu de suivre.

Mais venons en à examiner l'évolution de l'art vétérinaire. Pour bien comprendre cette évolution nous retracerons devant vous, celle de l'élevage, comme le faisait, voici quelques semaines, le Professeur Pons, devant le Congrès Syndical Français à Reims.

L'élevage existait-il vraiment avant le XVIIIème siècle ? Son importance pouvait-il susciter le développement d'un art vétérinaire orienté vers les grandes questions de la prophylaxie et de la zootechnie ? A l'exception du cheval, nécessaire à la guerre, et parfois au mouton mérinos, avait-on conscience de l'importance que les autres animaux domestiques pouvaient

jouer dans le mieux être des populations? Nous ne le croyons pas. Certes, en dehors de ces deux exemples, on connaissait quelques races particulièrement appréciées. Dès le XV<sup>ème</sup> siècle, la race bovine Simmenthal était de celles-là et s'exportait en France. Pourtant dans l'ensemble et malgré de rares exceptions parmi lesquelles on doit mentionner la célèbre Mesta d'Espagne, les cultivateurs ont, par rapport aux éleveurs, longtemps eu le dessus. Les animaux de la ferme n'étaient pas considérés autrement que des auxiliaires de la production végétale. Des agronomes éminents comme Thaer ou Mathieu de Dombasle proclamaient que le bétail était pour l'exploitation agricole un mal nécessaire.

Dans ces époques lointaines où la Science de la Nutrition n'existait pas, on donnait la priorité aux protéines végétales. La production de l'herbe était inconcevable si ce n'est que dans le cadre de la jachère destinée à laisser reposer la terre. N'a-t-on pas, en 1794, condamné à mort et exécuté la marquise de Marbeuf pour avoir fait pousser de la luzerne en place de blé! Il est vrai qu'on était en 1794 et qu'il s'agissait d'une marquise!

Le développement de l'élevage suppose l'appel impérieux d'un marché soit urbain national, soit international. Ce marché suppose à son tour une industrialisation ainsi qu'une élévation générale du niveau de la vie entraînant la consommation accrue de ces aliments chers que sont : la viande, le lait, le beurre, les œufs. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle et même jusqu'au début du XIX<sup>ème</sup> de telles conditions n'existaient pas. L'industrialisation n'avait pas commencé. L'artisanat existait seul. Avec lui l'élevage ne pouvait se développer. Dans de telles conditions, quelle pouvait être la situation morale et matérielle de ceux qui désiraient soigner les animaux domestiques? Pris entre ce restant de préjugés à la fois philosophiques et religieux et cette faible importance économique accordée à l'élevage, leur position n'était pas très enviable.

Nous ne voulons pas ici retracer l'histoire de la médecine vétérinaire jusqu'au moment de la création de l'École de *Lyon*. Malgré certaines tentatives, cette médecine n'avait pu se dégager de l'empirisme et de la superstition. On s'adressait à Dieu et à ses Saints, les remèdes étaient ridicules. Il est vrai que la médecine de l'homme n'était pas mieux partagée.

La Révolution qui secoue les esprits au XVIII<sup>ème</sup> siècle, comme la nécessité de s'occuper des chevaux dont les guerres faisaient un terrible carnage, furent à l'origine de la création de l'enseignement vétérinaire. Celui-ci devait recevoir l'approbation du patriarche de Ferney. Voici en effet ce que Voltaire écrivait à Bourgelat :

« J'étais étonné qu'avant vous les bêtes à cornes ne fussent que du ressort des bouchers et que les chevaux n'eussent pour leurs hippocrates que des maréchaux ferrants. Les vrais secours manquent dans les pays les plus policés. Vous avez seul mis fin à cet opprobre si pernicieux.

« Les animaux, nos confrères, méritaient un peu plus de soin, surtout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec presque autant d'inhumanité que les Russes, les Polonais et les



moines de Franche-Comté traitent leurs paysans et que les commis des fermes traitent ceux qui vont acheter une poignée de sel ailleurs que chez eux.

« Je voudrais qu'on cherchât des préservatifs contre les maladies contagieuses de nos bestiaux, dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différents et on pourrait raisonnablement espérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réussiraient. »

Dès le début de l'enseignement vétérinaire Bourgelat et Lafosse s'affrontent. Le premier voit très loin. Le second limite les activités de la profession à une maréchalerie quelque peu supérieure. Cet art vétérinaire tout consacré au cheval rebute les élites car les préjugés demeurent encore.

La Convention devait voir grand. La loi du 18 avril 1795 créait des écoles d'économie rurale vétérinaire. L'importance que la profession vétérinaire doit jouer en élevage était nettement mise en évidence. Des hommes comme Gilbert et Yvart en firent la preuve. Des bergeries, des vacheries pépinières furent créées à Alfort. Malheureusement Renault, tout en voulant constituer une élite professionnelle, commet une grave erreur en séparant délibérément l'enseignement vétérinaire de l'agriculture et de l'élevage pour tenter de l'assimiler à celui de la médecine humaine. Cette nostalgie de « l'autre médecine » hante toujours nos esprits et pourtant à cette époque déjà l'élevage a commencé son évolution extraordinaire.

L'assolement quadriennal du *Norfolk* né en France, mais que nous allons découvrir en Angleterre quelques années plus tard, permet aux frères Colling et à Bakewell la création et le développement des grandes races. L'industrialisation de l'Angleterre qui précède de plusieurs années celle de l'Europe continentale va donner à cet élevage les débouchés nécessaires. Il aurait fallu, dès cette époque, comprendre tout l'intérêt que nous avons à prendre la tête de cette révolution. Surtout après 1838 la médecine et Pasteur nous attirèrent. Certes l'aide apportée au grand savant par notre profession fit beaucoup pour sa promotion morale et sociale mais elle nous donna de notre rôle un concept qui, dans les années suivantes, nous détourna beaucoup trop de l'élevage et, malgré la création en 1878 d'un enseignement de la zootechnie, nous entraîna à considérer cette science comme secondaire voire même inutile. Nous nous sommes ancrés dans une conception médicale, nous avons suivi au lieu de précéder, nous avons oublié que, selon la phrase attribuée à Pasteur « Le microbe n'est rien, le terrain est tout ». A ce titre nous avons été frappé d'étonnement en entendant à *Utrecht* des collègues anglais soutenir l'inverse et nier l'existence du terrain à un tel point que nous fûmes obligé de leur demander s'ils ne voulaient pas qu'on leur fit un cours de pathologie générale!

Peu soucieux de génétique, de sélection, d'alimentation, nous avons laissé faire par d'autres l'œuvre que nous aurions dû poursuivre nous-mêmes ayant alors toute liberté pour le faire. Si des savants comme Sanson, Cornevin, Baron jetèrent des bases théoriques solides qui demeurent encore, d'autres organisèrent pratiquement l'élevage et poussèrent la sélection avec

un esprit plus soucieux de rendement que d'équilibre biologique. La recherche de ce rendement même au détriment de tout le reste aboutit parfois à la formation d'animaux déséquilibrés chez qui les exigences alimentaires assouvies à l'aide de fourrages trop riches sont à l'origine de nombreux déboires pour l'éleveur.

Nous avons soigné les malades, nous avons eu la nostalgie de la médecine et de la seringue, nous avons subi le contre-coup des erreurs commises par les autres. Si nous avons ignoré le sol et ses relations avec l'animal par l'intermédiaire de la plante, d'autres les ont ignorés également. Si nous avons négligé de nous occuper de l'animal sain, d'autres s'en occupèrent mal. Ce n'est pas une excuse pour nous.

Tout d'un coup nous découvrons avec nos erreurs le mal consécutif à notre abstention, à notre absence. Avec le développement d'un élevage intensif qui peut seul apporter à l'humanité, sans cesse croissante, la nourriture nécessaire, nous entrevoyons notre rôle économique et social. Nous nous apercevons qu'il nous faut d'abord protéger, guider, conseiller et que pour le faire, notre formation est parfaite. Il nous suffit simplement de ne plus penser en médecin mais en biologiste économique. Ce tournant de l'élevage où la nature par trop violentée et forcée se défend, c'est notre chance. Il nous permet d'intervenir et de montrer qu'une zootechnie non solidement étayée par des connaissances de pathologie générale est imparfaite.

De toutes façons l'évolution actuelle de l'élevage dominé par la nécessité de produire beaucoup, de produire vite et de produire économiquement ouvre à notre profession des voies nouvelles. Nous allons maintenant examiner les possibilités que nous avons de les exploiter pour notre bien et pour celui de l'élevage.

Certes notre intervention dans le domaine médical demeurera toujours. Certaines opérations, les interventions obstétricales, la mise en œuvre de thérapeutiques contre l'acétonémie, la tétanie de nutrition, les accidents de météorisation, certaines complications de maladies contagieuses et bien entendu les vaccinations et serumisations, etc. . . . occuperont longtemps encore le praticien, mais si nous devons par quelques aspects de notre art demeurer attachés au passé cet attachement doit avoir des limites. S'il faut toujours posséder ces bases sérieuses de pathologie générale et spéciale étayées par de solides connaissances de physiologie et de biochimie; si cette formation pathologique doit nous aider fortement dans notre vocation d'hygiéniste et de zootechnicien, elle ne doit pas nous faire oublier la priorité de cette vocation en nous faisant tomber à nouveau dans l'ornière d'une conception par trop médicale incompatible avec notre véritable rôle.

La génétique nous ouvre de belles perspectives. Sélectionner sagement en se gardant d'affaiblir la rusticité, en permettant aux animaux d'être toujours bien adaptés aux «différentes conditions du mode d'exploitation qu'ils subissent» voilà une œuvre à entreprendre. Avons-nous fait quelque chose dans ce domaine? Avons-nous fait créer des races pouvant résister aux mala-

dies? La réponse est négative. Nous avons combattu les parasites, les microbes et les virus directement, selon les méthodes classiques, nous n'avons pas tenté de leur opposer la barrière d'une immunité naturelle absolue. C'est là une œuvre de longue haleine. Elle peut sembler utopique à quelques-uns, elle ne nous paraît cependant pas impossible.

Quant à notre rôle dans l'insémination artificielle ce serait vous faire injure que de le rappeler.

Avec l'hérédité, l'alimentation est essentielle au renforcement du terrain.

C'est là mon domaine, vous m'excuserez donc si je m'étends quelque peu à son sujet.

Parfois on a confondu hérédité et nutrition en rapportant à l'hérédité des maladies sans relations avec elle. Il existe, par exemple, au laboratoire de zootechnie de l'École Nationale Vétérinaire de Lyon, une ancienne pièce de collection sur laquelle s'étalent de magnifiques lésions d'ostéoporose du porc, étiquetées maladie héréditaire sévissant dans une porcherie depuis plusieurs générations. C'étaient les erreurs d'alimentation qui, incontestablement, étaient héréditaires.

Je me souviens encore de l'étude de certaines étiologies dans lesquelles tout était invoqué mais où le facteur alimentaire était ignoré! On nous a souvent parlé de la stérilité et de ses relations avec quelques maladies contagieuses, mais on a encore plus souvent négligé de relier ce mal important de l'élevage aux conditions de nutrition.

Si de nombreux confrères ont appris le rôle joué par l'aphosphorose dans l'étiologie de la stérilité des vaches laitières beaucoup d'entre eux estiment qu'une ou deux injections sous-cutanées ou intraveineuses suffisent à la combattre. A ce propos il faut penser que la seringue a fait beaucoup de mal à la profession vétérinaire. Cet instrument, d'usage très commode, nous empêche souvent de réfléchir, car nous en faisons un emploi exagéré.

Il existe de plus en plus, surtout parmi les jeunes éleveurs, des gens avertis, avides de connaître, pleins de questions indiscretes et dangereuses. La plupart de ces questions portent sur l'alimentation des animaux domestiques. Il faut savoir y répondre, il faut pouvoir dissiper les doutes, rectifier les erreurs provenant de lectures mal comprises et, par dessus tout, ne pas invoquer l'incompétence. L'animal sain nous regarde autant, sinon plus, que l'animal malade. Gardez-vous de négliger, même légèrement, celui-là si vous désirez conserver encore celui-ci. Dans la protection de la santé animale les liens entre le sol, la plante et l'animal sont tellement étroits que nous ne pouvons à aucun degré les ignorer. Ils forment, en grande partie, ce milieu et ce terrain sur lesquels nous insistons.

La sélection très poussée, avons-nous dit, poursuivie quelquefois par des gens plus soucieux de rendement que d'équilibre biologique, trop préoccupés de génétique pure et trop oublieux des problèmes de pathologie, aboutit à la formation d'animaux déséquilibrés, chez qui les exigences alimentaires dépassent le cadre des normes classiques du rationnement. Des théoriciens

pris au piège des règles à calcul et de leurs savantes formules, ignorent cela. Fort heureusement, ces virtuoses de la mathématique alimentaire n'existent pas chez nous. Ceci constitue notre force principale. La fréquentation quotidienne des mystères de la vie, de ses impondérables, de ses surprises nous protège de ces dangers. Dans le domaine de l'alimentation, cette fréquentation nous donne de sérieux atouts qu'il ne faut pas négliger. Le vétérinaire est le mieux placé pour comprendre que si une ration se calcule, elle doit surtout s'interpréter.

Cette interprétation tiendra compte de la physiologie spéciale de chaque espèce, des maladies pouvant la guetter, des conditions économiques déterminant son élevage.

L'alimentation conditionne en grande partie la réussite d'un élevage et d'une prophylaxie. Si nous comprenons en France que bien nourrir c'est déjà protéger, nous sortirons vainqueurs de la lutte engagée contre la tuberculose. Si nous nous limitons au rôle de « tuberculinateur », nous risquons d'échouer lamentablement. Nous aurons en effet montré une méconnaissance totale des rôles du milieu et du terrain, nous apparaîtrons comme de mauvais hygiénistes, ayant ignoré notre véritable vocation. Nous ne pourrons alors plus nous intégrer dans l'épanouissement de la production animale inscrite dans tous les programmes actuels parce que un pays peut avoir dans ce domaine, et assez rapidement, une source appréciable de devises. « Pour être en mesure d'alimenter notre machine industrielle en énergie et en matières premières nous devons utiliser tout ce que la nature nous a donné, en particulier, notre agriculture. Lorsqu'on exporte un produit agricole, on exporte un produit d'origine presque exclusivement national, qui vient de notre terre, du soleil et du travail des hommes. Nous avons la chance, si nous savons la saisir, d'avoir pour l'agriculture des débouchés d'exportation et d'avoir pour notre balance des paiements une activité pour laquelle les exportations sont pratiquement des exportations nettes. » La profession vétérinaire doit aider l'éleveur et l'agriculteur à défendre cette chance. Elle ne le fera que très imparfaitement si elle se cantonne à son rôle passé. Elle doit être le principal conseiller de l'éleveur et de l'élevage. La formation reçue par ses membres la prépare magnifiquement à cette action et principalement dans les domaines de l'alimentation.

Etudier une ration, l'équilibrer biologiquement et économiquement, suivre son effet, éventuellement la modifier pour la mieux adapter, éviter alors des baisses de production ou des accidents en augmentant ainsi le rendement financier d'un élevage; voilà une série d'interventions tout aussi rentables que n'importe quel acte purement médical ou chirurgical qui fait autant pour la réputation d'un praticien qu'une dystocie brillamment résolue. Agir ainsi c'est devenir doublement indispensable, une première fois dans les interventions classiques, une deuxième, comme zootechnicien. Ce gain d'activité est essentiel. Une profession vétérinaire se limitant à son rôle purement médical, dans une économie agricole toute préoccupée d'expansion



et de rentabilité, est à mon avis une profession perdue. Ils l'ont bien compris ceux qui acceptent volontiers de nous reléguer dans cette action médicale. Montrons au contraire que notre connaissance du bétail, de sa physiologie normale et pathologique permet d'empêcher des erreurs dès le stade strictement agricole.

L'étude, en collaboration avec les agronomes, de toutes les maladies de l'herbage doit permettre la mise au point de la prophylaxie de ces maladies ou, tout au moins, la diminution de leur acuité. Les fumures mises en œuvre ne doivent pas nous laisser indifférents. Nous avons notre mot à dire et notre action doit aider à permettre d'accorder enfin l'herbe à l'animal en réalisant un équilibre alimentaire en même temps qu'économique.

L'aliment de complément, le mélange minéral ou le plus souvent les deux à la fois aideront aussi à atteindre ce but et le vétérinaire a ici encore un rôle à jouer. Il doit orienter la composition des mélanges en fonction des besoins et de la constitution des animaux rationnés. Il doit connaître l'aliment autrement que pour parler d'intoxications alimentaires, lesquelles, permettez-moi de l'affirmer, sont assez rares. Connaissant les soucis et les besoins des élevages, il doit, guidant l'industriel et ses agents commerciaux, acquérir ainsi une nouvelle influence sur l'éleveur.

L'industrie des aliments du bétail comprend de plus en plus la nécessité d'être éclairée sur les problèmes de la nutrition animale. Ses dirigeants sentent l'existence de ces multiples interférences entre l'alimentation et la pathologie. Un simple calcul des besoins d'une espèce et leur couverture leur apparaît nettement insuffisant. Encore une fois, quand les « maladies de la civilisation » se développent dans les élevages, la connaissance approfondie de la pathologie générale doit venir aider solidement celles de la nutrition et de l'alimentation. Seul un vétérinaire soucieux en même temps des impératifs économiques peut répondre à cette urgence. L'inquiétude des industriels est de ne pouvoir obtenir cette collaboration. Cela d'autant plus que dans le domaine des aliments supplémentés bien des problèmes se posent. Nous les avons évoqués lors des dernières séances vétérinaires d'Alfort.

Le vétérinaire peut aussi être le distributeur des aliments thérapeutiques. L'évolution de certaines spéculations comme celles du porc, des volailles, du mouton même, entraîne la disparition de l'individu auquel, pour des raisons économiques, la collectivité se substitue. Le sacrifice du malade ou du faible pouvant compromettre l'avenir du groupe, la prophylaxie, le traitement comme la sélection de masse sont essentiels à la réussite des grands élevages.

Les véhicules habituels des médicaments seront abandonnés. A la fiole ou au comprimé on substituera de plus en plus l'aliment. Celui-ci pourra en effet tenir compte des conditions thérapeutiques, s'y adapter, renforcer l'effet recherché ou pallier certaines actions biologiques surajoutées. Là encore le vétérinaire va pouvoir jouer un grand rôle et montrer à la fois ses qualités de thérapeute et de diététicien. Si nos confrères ne s'adaptent pas aux circonstances, s'ils n'acceptent pas ce principe d'une thérapeutique à

véhicules nouveaux, d'autres l'appliqueront sans eux. Ils perdront un large secteur d'influence. Certes des branches de l'élevage iront peut-être à la catastrophe mais rien ne dit que l'éleveur n'en rendra pas le vétérinaire responsable. Par le biais de l'alimentation normale et de la diététique vous pouvez gagner de belles places, mais vous pouvez aussi en perdre d'essentielles en négligeant ces deux aspects de votre métier. Le choix vous appartient mais il importe de choisir vite. Demain il sera trop tard.

Le second aspect du rôle à jouer ne concerne que certains d'entre nous. Conseillers techniques des industries des aliments du bétail, ils aideront à la fois le praticien et l'industriel. Ils établiront la liaison entre eux, en permettant d'adapter l'alimentation aux circonstances nécessitées par l'état sanitaire d'un élevage, d'une région, sans jamais perdre de vue le côté économique de la question. Tout conseil vétérinaire doit en effet toujours, pour être pleinement efficace, tenir compte des impératifs économiques. Tout diagnostic, toute thérapeutique doit se compléter d'un bilan financier.

La place que nous avons tendance à prendre dans l'industrie des aliments du bétail devient chaque jour plus importante. En France, il y a deux ans, aucun vétérinaire ne s'occupait de la question. Actuellement les confrères s'occupant de la chose approchent la vingtaine. Entrés souvent par la petite porte ils élargissent peu à peu leur audience car on reconnaît que leurs services paient. Ils peuvent faire le partage entre la maladie infectieuse et la soit disant intoxication alimentaire, source de soucis, d'ennuis, de procès même, pour l'industriel. Ils peuvent avertir le praticien, l'aider, le conseiller. Leurs interventions demandent bien entendu de la diplomatie et un certain sens commercial mais des exemples montrent l'existence de ces qualités chez nos confrères de l'industrie. Ils ont conscience de défendre des positions vitales pour notre avenir. Ils le font avec dynamisme et intelligence.

Pour aider nos confrères nous avons, cette année, créé en France un Cours d'Alimentation post-scolaire. Ce cours vient de fonctionner à Alfort. Quarante vétérinaires y participaient.

L'industrie des aliments du bétail est donc pour nous une branche d'activité intéressante soit pour le vétérinaire attaché exclusivement à une entreprise, soit même pour le praticien qui peut adjoindre à l'exercice de sa clientèle un poste de conseiller technique d'une petite ou d'une moyenne entreprise locale. Dans la préparation des aliments thérapeutiques, le vétérinaire aura obligatoirement sa place pour la surveillance et le contrôle des fabrications, la modification des formules, l'expérimentation. Il est le mieux placé pour aider des confrères à utiliser ces produits tout en recueillant leurs avis. Le développement de cette nouvelle forme de distribution des médicaments doit assurer des débouchés à la profession.

Il reste à étudier un troisième débouché. L'inspection et le contrôle des produits d'origine animale doivent dépasser le point de vue sanitaire. Il faut apprécier les effets favorables ou défavorables de l'alimentation sur la qualité de ces produits. La liaison entre l'industrie de l'alimentation animale et les



industries de transformation du lait et de la viande peut aider à résoudre certains problèmes de qualité. Le vétérinaire a, bien entendu, sa place dans l'établissement de ces relations.

L'efficacité d'une ration donnée s'étend en effet au-delà de l'indice économique. Conditionné par la croissance pondérale, l'indice de consommation, le mérite laitier ou le pourcentage de ponte, ce sont les produits finis : côtelette, bifteck, pâté, verre de lait, beurre, fromage, couleur du jaune d'œuf, etc. . . . qui doivent intéresser les producteurs puisqu'ils intéressent les consommateurs. Dans ce domaine, le régime alimentaire est déterminant.

Nous imaginerions l'existence d'un centre d'étude technique, comme il en est dans l'industrie métallurgique, centre groupant sous l'égide de certains laboratoires, les représentants des inspecteurs d'abattoirs, des industries de transformation des produits d'origine animale et des industries de l'alimentation animale. Un fructueux travail pourrait être accompli par tous. Vétérinaires, biochimistes, agronomes pourraient collaborer à cette œuvre. Débutant à l'abattoir ou à la laiterie, se poursuivant dans les usines de transformation se reliant à l'élevage, un tel travail ferait beaucoup pour la qualité. Il ne faut pas oublier que l'alimentation de l'homme doit faire une large place au sens gustatif pour ne pas dire la gourmandise. L'industrie frigorifique, celle des emballages, auraient aussi des avis à donner et à recevoir. La place que nous pourrions occuper dans cette organisation serait très importante. Mais il y a plus et nous pouvons d'un abattoir aider à régler la sélection.

La qualité d'une carcasse est aussi importante que son intégrité sanitaire. Nous sommes les mieux placés pour apprécier cette qualité. A ce titre, nous estimons que des liens étroits doivent exister entre les livres généalogiques et les inspections d'abattoirs. On sait combien le simple examen morphologique renseigne mal. En matière de production de la viande le seul test c'est l'aspect de la carcasse. Vous voyez donc quels rôles nouveaux et importants vous pouvez jouer dans ce domaine. N'ayez garde de le négliger. Comme vous pouvez parvenir à l'appréciation de la qualité par le contrôle sanitaire d'autres peuvent atteindre le contrôle sanitaire par l'appréciation de la qualité. Le chemin nous est beaucoup plus facile. Il faut s'y engager hardiment.

Envisagée sous ces angles notre profession s'apparente plus à l'art de l'ingénieur qu'à l'action du médecin.

Dans le cadre d'une collaboration avec les industries du froid, de la conserverie, de la laiterie, nous sommes presque uniquement des ingénieurs mais des ingénieurs ayant le sens et le sentiment de l'instabilité de la matière vivante.

Nous sommes, ainsi que nous l'avons déjà dit, des biologistes économiques. Nous sommes aussi les véritables conseillers de l'élevage.

Nous pouvons, en effet, tout relier : maladie, alimentation, productions. Nos connaissances de pathologie générale nous le permettent.

Voilà comme nous voyons devant nous un avenir très élargi. Mais vouloir

se cantonner dans un domaine unique et dépassé c'est agir à l'encontre des tendances actuelles, c'est sacrifier délibérément notre avenir et, chose plus grave, celui de ceux qui nous suivront. Nous n'avons pas le droit de le faire.

Sans abandonner l'aspect traditionnel de la médecine vétérinaire nous devons savoir l'adapter aux conditions nouvelles de l'élevage et saisir en même temps toutes les possibilités offertes avec la certitude que nous sommes préparés à poursuivre et à mener à bien ces tâches nouvelles.

La formation du vétérinaire le prépare à comprendre et à poursuivre ces activités. Elle fait de lui un véritable hygiéniste connaissant les possibilités et les limites des utilisateurs et des transformateurs des différents régimes alimentaires. Encore faut-il vouloir appliquer ces connaissances et intervenir dans un domaine conditionnant au plus haut point l'avenir de l'élevage. Ignorer ce domaine, se dérober à cette tâche, garder la nostalgie du médecin de l'homme, continuer à vouloir guérir en négligeant de protéger serait trahir la vocation actuelle et future d'une profession dont l'unique souci doit être, avant les pratiques médicales ou chirurgicales, en même temps qu'elles et au-delà d'elles, le développement de la rentabilité et de la qualité de nos animaux domestiques et de leurs productions. Sachons donc être nous-mêmes. Nous n'avons à envier personne. Notre profession est assez riche de possibilités, notre formation est assez complète, assez savante pour ne pas avoir peur de l'avenir.

#### Zusammenfassung

Der Vortragende sieht für den Tierarzt große Entwicklungsmöglichkeiten in der Zootechnik. Währenddem in der Humanmedizin die Erhaltung des Lebens an erster Stelle steht, selbst um den Preis von langem Siechtum und Leiden, ist für den Tierarzt die Rentabilität der Tierhaltung das wichtigste Postulat. Diese ist nicht bloß durch Behandlung kranker Tiere erreichbar, sondern auch durch die Sorge für die gesunden. Der letztere Teil der tierärztlichen Tätigkeit tritt immer mehr in den Vordergrund und verlangt vermehrte Aufmerksamkeit unsererseits. Die Züchtung gesunder, leistungsfähiger, für Krankheiten weniger anfälliger Haustierrassen, die Bereitstellung vollwertiger, Mangelkrankheiten einschränkender, billiger Futtermittel, die Überwachung von Qualität, Verarbeitung und Verteilung menschlicher Nahrungsmittel tierischer Herkunft sind Arbeitsgebiete, welche den Tierarzt neben der kurativen Praxis immer mehr beschäftigen müssen. Sie vernachlässigen, hieße die Zukunft unseres Berufes in Frage stellen.

#### Riassunto

Il relatore vede per il veterinario delle grandi possibilità di sviluppo nella zootecnica. Mentre in medicina umana sta in prima linea la conservazione della vita anche a costo di lunga malattia, per il veterinario il postulato più importante è di assicurare il reddito del bestiame. Questo reddito non è solo raggiungibile con il trattamento di animali ammalati, ma anche con la cura di quelli sani. Questa seconda parte dell'attività veterinaria risalta sempre più in prima linea e richiede da parte nostra una maggiore attenzione. L'allevamento di razze di animali domestici sani, redditizi e meno recettivi a malattie, la produzione di foraggi ottimi riducenti le malattie da carenza e di poco costo nonché la vigilanza sulla qualità, sulla lavorazione e sulla distribuzione di alimenti umani di origine animale sono campi di lavoro che devono occupare sempre più il veterinario, accanto alla sua pratica curativa. Trascurare questi compiti sarebbe compromettere l'avvenire della nostra professione.

### Summary

The author sees extensive possibilities of development of veterinarians in zoo-technic. In human medicine maintenance of life is of primary importance even if combined with long lasting sickness. In veterinary practice however economical points are decisive, not only for treatment but also for prevention. This latter is of growing importance and requires our attention: Breeding of healthy and resistant animals with utmost productivity, cheap, but still qualitative satisfactory food to avoid deficiency diseases, supervision of quality, preparation and distribution of human food of animal origin are veterinary functions (beside the curative treatment) which should not be neglected in future.

---

Aus dem veterinär-pathologischen Institut Bern (Prof. Dr. H. Hauser)  
und aus der Kleintierklinik (PD Dr. U. Freudiger)  
der vet. med. Klinik, Bern (Prof. Dr. W. Steck)

## Über Krankheiten des syrischen Goldhamsters (*Mesocricetus auratus*)

Von Samuel Lindt

### 1. Ziel und Zweck der Arbeit

1948 wurde der syrische Goldhamster von Amerika wieder nach Europa zurückgebracht (Lerchbacher), von wo er durch das Vordringen der Zivilisation immer mehr nach den Steppengebieten Zentralasiens und nach dem vorderen Orient verdrängt worden war (Brehm).

Heute wird der Goldhamster gehalten:

1. Für die Wissenschaft als Laboratoriumstier.
2. Für die wirtschaftliche Nutzung (Tierhandlungen, Züchter als Labor-Lieferanten).
3. Als Liebhaberhaustier.

Im folgenden sollen die Krankheiten der Goldhamster zusammengestellt werden, wie sie jedem Hamster-Halter begegnen können: Wie sie im Labor Versuche stören können, wie sie dem Züchter finanziellen Schaden bringen können (obwohl nicht sehr hohe materielle Werte auf dem Spiele stehen), und wie sie dem Liebhaber seine Tiere und den Kindern ihre Spielkameraden wegnehmen können.

### 2. Literatur

Über Spontanerkrankungen beim Goldhamster wird nur spärlich berichtet. Im vorderen Orient, der Heimat der Goldhamster, konnten Leishmaniosen (orientalische Beulenpest) (Hindle, Poiley) und zwei nicht abgeklärte Erkrankungen, nämlich die